

PLEASE, KILL ME!

LA SAGA SAUVAGE DU PUNK ROCK AMÉRICAIN

Le punk est américain ! Nul ne saurait l'ignorer à l'heure où les nuits de la capitale résonnent des hymnes qui rythmèrent les soirées new-yorkaises entre 1975 et 1979. Signe des temps, la parution française de *Please Kill Me*, l'excellent livre de Legs McNeil et Gillian McCain, vient enfin remettre les pendules à l'heure, joie !

aptivés par l'explosion de violence braillarde du punk britannique, les plus jeunes d'entre nous ont tendance à oublier qu'à l'origine ce mouvement plonge ses racines aux États-Unis, bien avant 1977. Il serait d'ailleurs plus juste de parler d'attitude plutôt que de réel "mouvement" en ce qui concerne le punk américain, car s'il est une chose avérée dans l'histoire des musiques populaires, c'est bien l'aspect informel et non-officiel de ce genre de phénomènes. Issu d'une culture rock bohème typiquement américaine, l'esprit originel du punk doit beaucoup aux courants artistiques d'avant-garde, mais aussi à la dégénérescence de la société américaine de l'époque. Un délabrement social dont le livre *Please Kill Me* se fait largement l'écho. Fugue et abandon parental, prostitution adolescente, perversion sexuelle assumée et junkitude font pour une bonne part le quotidien des anti-héros de cette histoire du punk rock US. De fait, peu de livres méritent autant la mention "sexe, drogues et rock'n'roll". Mais surtout, plus qu'une énième histoire du punk, *Please Kill Me* explore les courants souterrains qui donnèrent naissance à cette scène désormais légendaire, dans les quartiers new-yorkais du Bowery et de l'East Village. On y croise Andy Warhol bien sûr, mais également l'écrivain William Burroughs, le metteur en scène extrémiste John Vaccaro, Elise Sorrentino (l'actrice qui inspira Hubert Selby Jr. pour le personnage de Tralala dans *Last Exit To Brooklyn*), ou encore les errances d'une poétesse en la personne de la toute jeune - et infiniment paumée - Patti Smith. "*L'histoire du punk britannique a été brillamment et complètement écrite par Jon Savage dans England's Dreaming* (déjà aux éditions Allia, ndr), précise Gillian McCain. *Notre livre n'était donc pas destiné à couvrir ce sujet. Nous voulions montrer comment ce qui allait être mondialement connu comme 'punk' fut lancé à New York et pas sur King's Road à Londres. Nous n'avons jamais pensé faire autre chose.*" Une déclaration de foi étayée par ce lourd volume de plus de 600 pages, qui ballade son lecteur de la fin des années 60 aux années 80.

genèse d'une scène

Pour Legs McNeil et Gillian McCain, c'est certain, l'histoire du punk US commence avec le Velvet Underground et la Factory d'Andy Warhol, sise à quelques pas du Max's Kansas City. La mythique salle dans laquelle joueront pour la première fois Lou Reed, John Cale, Nico, Sterling Morrison et Mo Tucker, accompagnés pour l'occasion de Gerard Malanga et sa danse du fouet. Dès 1969, il règne à la Factory une ambiance de subtile décadence, largement favorisée par l'usage quotidien de drogues et la passivité du maître des lieux. Pendant que la Californie croule sous les marguerites et célèbre encore ses hippies bon enfant, le Velvet Underground déclame ses hymnes à l'héroïne, peu prisée alors, aux petits matins blêmes et au sadomasochisme de *La Vénus à la fourrure*. Ce mélange de nonchalance et de danger constituera une influence majeure pour trois petits gars de Detroit: Scott et Ron Asheton et un certain James Newel Osterberg Jr., futur Iggy Pop, qui donneront naissance aux Stooges. Si Detroit résonne déjà des hurlements du MC5 - une autre influence majeure du punk américain -, nos trois Stooges tâtent de la défonce et s'essaient au rock primitif en accords de quinte. Rapidement chaperonné par Danny Field, le "freak de service" d'Elektra Records, les frères Asheton et Iggy Pop font exploser les canons du rock traditionnel sous une avalanche de décibels.

révolution culturelle

Mais pour le MC5 et les Stooges, la révolution n'est pas seulement musicale, elle est culturelle. Si les premiers se revendiquent du combat politique, les seconds se foutent royalement de ce que le public peut bien penser. Radicalisme et je-m'en-foutisme, toutes les conditions sont réunies pour

donner naissance aux prémices d'une attitude : le punk. Pourtant, le MC5 ne tarde pas à décliner et les abus des Stooges vont faire basculer leur leader dans la déglingue. Pendant ce temps, une bande d'androgynes sévit à New York sous le nom de New York Dolls. Avant les Dolls, la musique populaire n'avait déjà plus grand-chose à voir avec le rock. Le progressif - ses excès symphoniques et mégalomaniaques - privilégiait le grand spectacle et excluait la folie originelle, remise au goût du jour par les Stooges. D'une certaine manière, David Johansen, Johnny Thunders et sa bande ressuscitaient le rock'n'roll des années 50 et ses fameuses 3min30, la fougue et la violence en plus. Comme le déclare Johansen dans *Please Kill Me* : "Fondamentalement, on était des gamins de NYC qui crachaient et pétaient en public, on était paillard et on démystifiait tout. Ce qu'on faisait au rock'n'roll, ça sautait aux yeux : on le faisait redescendre dans la rue."

la tradition orale du rock'n'roll

"Je venais de perdre ma mère, j'étais totalement démoralisée et j'avais besoin d'un projet dans lequel m'investir complètement, explique Gillian McCain à propos des origines du livre. Quand Legs McNeil m'a demandé de l'accompagner sur ce projet, je ne pouvais pas dire non, Legs et moi détestions l'époque dans laquelle nous vivions (les mid-90's). Cela semble étonnant maintenant, mais il y a dix ans nous étions vraiment choqués par la manière dont New York changeait, et c'était avant les téléphones cellulaires et les designer coffee ! Nous étions malades de voir tout ce carriérisme, ces thérapies par la parole, ce nombrilisme et cette prudence. Comme j'étais une enfant du milieu des années 70 fascinée par la musique, que j'avais vécu au Canada toute ma vie, ce livre était une façon parfaite de me projeter dans une époque différente, que j'avais ratée, une façon aussi de vivre viscéralement à travers les expériences des autres."

Sauvage et viscéral, *Please Kill Me* l'est de bout en bout. Pourtant, on s'interroge. Comment nos deux auteurs ont-ils pu simultanément interviewer autant d'acteurs de cette époque, étant donné le décès de plusieurs au moment des faits ? La réponse viendra encore une fois de Gillian. "Environ

one, two, three, four !

Au cours de la deuxième moitié des années 70, le Max's Kansas City perd son aura de salle incontournable et se trouve bientôt remplacé par le CBGB's. C'est là que les membres d'un autre groupe culte, les Ramones traîneront leurs légendaires baskets en toile. Rien n'était joué d'avance pour ces losers des bas-fonds. Douglas Colvin, alias Dee Dee, donne dans la prostitution à l'angle de la 53^e et de la 3^e rue ("53rd & 3rd", titre d'une des chansons des Ramones), Jeffrey Hyman (Joey) est un solitaire et un asocial. Seule la haine des hippies

scellera leur chaotique "amitié". Accompagnés de Johnny et Tommy, tous "Ramones", ils déclenchent les hostilités en 1976, date de parution de leur premier album qui, pour beaucoup, sonne le véritable coup d'envoi du punk US.

"ON ÉTAIT DES GAMINS DE NYC QUI CRACHAIENT ET PÉTAIENT EN PUBLIC, ON DÉMYSTIFIAIT TOUT. ON FAISAIT REDESCENDRE LE ROCK'N'ROLL DANS LA RUE" (DAVID JOHANSEN)

90% des interviews ont été réalisées entre 94 et 96. Celles que nous n'avons pas réalisées - je pense aux plus anciennes - sont toutes explicitement indiquées dans les notes qui se trouvent à la fin du livre. Certaines, en effet, datent des 70's ou des 80's. De fait, passé le chapitre sur le Velvet Underground, toutes les interviews sont actuelles. Celle de Sterling Morrison est même la dernière qu'il ait donnée. Entre 1994 et 1996, nous avons interrogé Gerard Malanga, Ultra Violet, Mo Tucker, Paul Morrissey, LaMonte Young, Ed Sanders, Jonas Mekas, Danny Fields et Iggy Pop, pour n'en citer que quelques-uns. Au final, les seules qui ne sont pas les nôtres sont celles de Lou Reed, John Cale, Nico et Warhol."

La suite, la plupart d'entre vous la connaît. De nombreux groupes s'engouffrent dans la brèche, soutenus par des labels qui les laisseront aussi rapidement tomber qu'ils les ont signés. C'est le cas des Neon Boys de Tom Verlaine (pre-Television) et Richard Hell - autre figure du CBGB's -, des Heartbreakers de l'ex-New York Dolls, Johnny Thunders, des Dead Boys de Stiv Bators, des Dictators, de Blondie et bien d'autres. L'Anglais Malcolm McLaren, créateur de la boutique Sex, futur manager des Sex Pistols et promoteur de la tournée anglaise des Dolls ne s'y trompe pas, qui rentre chez lui persuadé que ce mouvement va faire boule de neige en Europe. Il empruntera entre autres à Richard Hell, l'idée des tee-shirts déchirés et des épingles à nourrice, deux attributs appelés à la fructueuse destinée que l'on connaît. C'est d'ailleurs Hell qui crée le tee-shirt "Please Kill Me" qui donne son titre au livre. Étonnamment, malgré une culture musicale sans failles, McNeil et McCain avouent ne pas connaître la scène new-yorkaise contemporaine. À la mention d'Interpol, de Liars, de Gang Gang Danse ou des Strokes, Gillian répond : "Je n'ai jamais entendu parler de ces groupes. Mon mari m'a offert le coffret complet de The Band pour Noël et c'est tout ce que j'écoute depuis..." On se dit qu'il n'est donc pas nécessaire de mentionner LCD Soundsystem ou Black Dice. Aujourd'hui, alors que les origines new-yorkaises de l'histoire du punk rock provoquent l'engouement de toute une génération, esthétiquement (jeans déchirés, baskets pourries, vestes et badges), comme musicalement (voir les groupes suscités), on se demande comment nos auteurs vivent cette ruée marketing sur les idoles de leur jeunesse ? "C'est étrange mais marrant de voir tous ces tee-shirts Ramones ou Clash dans les supermarchés. Ça montre simplement combien le punk était en avance sur son époque. Si trente ans plus tard cette esthétique est finalement devenue mainstream, c'est qu'ils devaient donc avoir raison..."

Please Kill Me, l'histoire non censurée du punk racontée par ses acteurs (Éd. Allia)